Eloge du Professeur Jean Cheymol 1896-1988 *

par Jean-Charles SOURNIA **

Le 3 octobre dernier, Monsieur Cheymol nous a quittés. Après avoir été président de notre société, l'âge l'avait éloigné de nous au cours des dernières années, et pourtant il suivait de près nos travaux et nos difficultés, conseillant les uns et apaisant les autres. Il est donc juste que nous lui consacrions quelques instants en évoquant sa carrière, le rôle qu'il a joué dans notre société, et la place qu'il a tenue dans notre discipline.

Jean Cheymol était né à Bordeaux en 1896, le jour de la fête de Saint-Jean-Baptiste auquel il doit peut-être son prénom. Sa famille possédait depuis plus d'un siècle une maison de commerce en Gironde, tout en cultivant une propriété dans son Cantal d'origine. Son enfance et son adolescence se déroulèrent dans l'Auvergne de ses ancêtres, et c'est à cette province qu'il déclara son attachement toute sa vie, se disant Auvergnat et acceptant les défauts et les qualités de la race.

Elève d'un collège religieux à Aurillac, bachelier à Clermont-Ferrand, sa jeunesse fut interrompue par le drame de la Grande-Guerre. Engagé volontaire dès 1914, il avait alors 18 ans, il fut envoyé au front sur sa demande dans le 1er régiment d'infanterie de ligne, et c'est comme grenadier qu'il fut grièvement blessé dans l'attaque d'un village le 24 août 1916.

Son action lui valut une citation à l'ordre de la 1ère division militaire, mais sa blessure entraîna près d'un an de souffrances, le soldat Jean Cheymol étant évacué d'hôpital en hôpital, jusqu'à être déclaré inapte définitif aux armées en décembre 1917.

---

* Eloge prononcé à la séance du 28 janvier 1989 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 103 rue de Rennes, 75006 Paris.

Il reprit du service sur sa demande, ne fut démobilisé qu'en 1919, et justement pensionné. Il devait être rappelé comme pharmacien-capitaine en 1939 et finir sa carrière militaire en 1946 comme commandant.

En 1919, rendu à la vie civile, il revint à Paris où il avait commencé ses études de pharmacie. Nommé interne en 1920, il fut d'abord affecté à l'hôpital Saint-Antoine, et pendant son internat, il entreprit des études de médecine. Suivit alors une décennie de travail intense puisqu'en 1930, on le retrouve docteur en pharmacie, docteur en sciences naturelles, docteur en médecine avec une thèse sur la composition chimique de la racine de *Geum urbanum* (1927). En outre, il est depuis 1925 pharmacien des hôpitaux de Paris : sa carrière le maintiendra toute sa vie dans ce corps, et il sera successivement pharmacien-chef de l'hôpital Bretonneau, de l'hôpital Tenon et enfin de l'Hôtel Dieu. Ainsi, Jean Cheymol devait vivre la plus grande partie de son existence dans ce milieu historique de Paris, allant du début du boulevard Saint-Germain où il eut ses domiciles, à l'Hôtel Dieu dans l'île de la Cité, et dans son laboratoire de l'Ecole Pratique du couvent des Cordeliers.

A l'âge de 34 ans, devenu médecin et pharmacien, il devait connaître une vie professionnelle féconde. Il aimait citer cette phrase de Carlyle :

"Heureux l'homme qui a trouvé son travail, et qui l'a trouvé dès sa jeunesse", se plaçant à bon droit parmi les chanceux.

En 1930, il quitta le laboratoire de physiologie du Collège de France qu'il fréquentait sous l'autorité d'Eugène Gley, pour devenir préparateur de chimie à la Faculté de Médecine dans la chaire d'Alexandre Desgrez, puis il devint assistant de René Hazard dans la chaire de pharmacologie, et ce maître devait guider sa progression dans les charges, à la faveur de nombreux travaux réalisés et publiés en commun. Devenu agrégé de pharmacologie en 1946, maître de conférences en 1950, professeur sans chaire en 1951, Jean Cheymol devait succéder à son maître en 1957, et occuper sa chaire de pharmacologie et matière médicale jusqu'en 1966, date où il laissa place à un élève cher à son coeur, le Professeur Lechat.

L'activité scientifique du Professeur Cheymol s'est développée dans plusieurs domaines que, dans cette enceinte, je devrai exposer succinctement.

Dans sa jeunesse de biochimiste, ce sont les hétérosides végétaux qui l'intéressèrent d'abord, sous la direction d'Henri Hérissey.

Du fait de la collaboration avec Henri Gley, la physiologie et l'hormonologie le préoccupèrent ensuite : l'iode dans la glande thyroïde, les mécanismes régulateurs de la calcémie, les rôles des parathyroïdes et des surrénales, la résistance de l'organisme à l'hypoxie, etc...

Puis l'essentiel de ses recherches et publications fut consacré à la pharmacologie et à la pharmacodynamie. Il étudia ainsi les curares naturels ou de synthèse et les anticurares, les nouveaux anti-épileptiques de synthèse, les substances radioprotectrices, des toxines d'origine marine, des produits organophosphorés intéressant aussi bien l'agriculture que la défense nationale, etc...

Ces travaux ont fait l'objet de plus de cinq cents communications, articles ou conférences, et ont laissé leurs traces dans un manuel de pharmacologie, dans une plaquette consacrée aux médicaments antianémiques, dans plusieurs ouvrages écrits seul ou en collaboration sur la pharmacologie et la pharmacodynamie.

Plusieurs des sujets abordés ayant trait à l'anesthésie, ou à de nombreuses substances agissant sur le système nerveux central et le comportement humain (substances généralement toxiques mais pouvant trouver un usage thérapeutique), Jean Cheymol ne pouvait manquer de s'interroger sur leurs dangers possibles ; aussi tant en France qu'à l'étranger et par sa collaboration au Conseil International des Organisations Médicales et Scientifiques (CIOMS), il a été amené à se prononcer sur des problèmes graves d'éthique médicale : l'emploi des agents incapacitants, l'expérimentation sur l'homme sain ou malade, l'emploi du foetus humain dans l'expérimentation, l'usage toxicomaniaque des hallucinogènes, etc...

Les circonstances m'imposent de développer davantage les travaux de J. Cheymol dans un dernier domaine : il s'est presque toujours passionné pour l'histoire de la médecine, les hommes qui l'ont illustrée et les institutions qu'ils ont animées.

Je crois trouver le premier travail historique de J. Cheymol dans la leçon inaugurale qu'il prononça en 1958 lors de son accession à cette chaire qu'il devait garder 18 ans : remontant au décret de 1808 qui transformait l'Ecole de Santé en Faculté, il suivait la dénomination et le dédoublement des chaires depuis les titres de chimie, de pharmacie, de chimie divisée en minérale et organique, de thérapeutique, de toxicologie, de chimie médicale, de pharmacologie, termes, tantôt isolés tantôt diversement associés, jusqu'au libellé de 1958 : pharmacologie et matière médicale. En même temps, il évoquait les noms de Fourcroy et Vauquelin, pères fondateurs, jusqu'à son maître Hazard, en passant par Orfila, J.-B. Dumas, Tiffeneau qui l'avaient précédé dans le même type d'enseignement.

Puis il commenta les récits de Brouardel, alors médecin-chef de l'Hôtel- Dieu et de Hanot alors interne, pour célébrer l'héroïsme des internes en pharmacie qui, le 24 mai 1871, sauvèrent l'église Notre-Dame de l'incendie. Bien que l'île de la cité fût alors investie par les Versaillais, les Communards avaient arrosé de pétrole le sol de la grand-nef et le choeur et l'avaient enflammé : les internes déménagèrent le mobilier et empêchèrent l'incendie de se répandre.

Une monographie de Jean Cheymol évoquait les mireurs d'urine, et l'abondante illustration montrait l'érudition artistique de son auteur.

Jean Cheymol a longuement étudié le passé de la Société française d'Histoire de la Médecine en célébrant son centenaire. Une autre institution mérita son attention, l'Académie Nationale de Médecine ; il y entra en 1960, en devint trésorier en 1961 et le resta jusqu'en 1975 pour devenir son président pour l'année 1977. Il en fouilla l'histoire, montra son utilité ; il utilisa ses archives avec le scrupule historique et la précision mathématique qu'il apportait dans ses travaux scientifiques, et réalisant un vrai travail de démographe sur la petite communauté des académiciens, il put démontrer que leur longévité excédait nettement celle de la moyenne des Français.

Il put ensuite, en utilisant les souvenirs de ses séjours à l'Université de Montréal, retracer l'histoire de la découverte de l'insuline : le prix Nobel qui couronna cette nouveauté considérable ne fut sans doute pas accordé à ceux qui le méritaient le plus. Une autre innovation qui suscita la curiosité de Cheymol fut la fabrication de la margarine, dont il célébra le centenaire de 1869 ; cette communication à l'Académie de Pharmacie lui donna l'occasion de retracer la vie de l'inventeur Mège-Mouriès, chimiste

ingénieux et inventif. Pour le savant et le chercheur, rien n'est indigne d'intérêt : la margarine, produit dérisoire, devait cependant fournir à des millions de personnes pendant plus de cent ans, un corps gras alimentaire, bon marché, d'emploi facile, ne rancissant pas, pouvant se conserver longtemps, tel que le désiraient les gouvernements, les armées et les marines de 1869.

Dans cette histoire de la margarine, Cheymol parlait plus de la vie de Mège-Mouriès qu'au produit lui-même ; il en est souvent ainsi dans les récits de Cheymol, l'homme l'intéressait plus que la chose ou l'évènement. On le voit aussi dans son évocation de O. Loewi et de H.-H. Dale, qui créèrent la notion de médiateur chimique.

Jean Cheymol connaissait bien les écrits de Claude Bernard, les phrases qu'il lui a empruntées sont très nombreuses. C'est pourquoi il a commenté deux livres ayant appartenu à la bibliothèque de son héros.

Au cours de ses huit séjours en Angleterre, J. Cheymol a été frappé par cette curiosité, pour nous Français, qu'est la société des Apothicaires de Londres. Ces personnages anachroniques, qui ne sont pas tout à fait médecins et plus que pharmaciens, fiers de leurs traditions plusieurs fois centenaires, ont de quoi étonner non seulement Jean Cheymol, mais nous aussi qui, à l'inverse, nous enorgueillissons d'institutions qui n'ont que deux siècles.

Dans ses dernières années actives, J. Cheymol s'intéressa surtout à l'histoire de la vie hospitalière ; il avait déjà beaucoup parlé du fonctionnement du vieil Hôtel-Dieu à Paris, à cheval sur le petit bras de la Seine, vétuste, encombré, ruineux à la fin du XVIIIe siècle, à peine remodelé et reconstruit au début du XIXe. Il s'était aussi intéressé à la pharmacie hospitalière à Paris, en France et en Europe.

Il sut redonner vie à deux petits hôpitaux de Paris ignorés par la grande histoire, l'hôpital Sainte-Catherine et l'hôpital de la Trinité, tous les deux situés dans la rue Saint-Denis et tous les deux devant disparaître pendant la Révolution, comme tant d'autres petites institutions de bienfaisance dont le financement et le fonctionnement étaient précaires, et dont les buts ne correspondaient plus à la nouvelle mentalité.

Enfin par une série de communications à notre société, M. Cheymol a évoqué les hôpitaux situés sur les routes vers Saint-Jacques de Compostelle. Deux étaient à Paris, Saint-Jacques des Pèlerins et Saint-Jacques du Haut-Pas, et la plupart des autres en Auvergne : Notre-Dame-des-Pauvres, la Domerie d'Aubrac, l'hospice de Pradelles, l'hôpital Saint-Géraud d'Aurillac et d'autres encore. Par le choix de ces établissements, on a l'impression qu'à la fin de sa vie Cheymol a voulu apporter sa contribution à l'histoire de cette Auvergne à laquelle son coeur était resté attaché.

Peu importe que ces hôpitaux n'aient pas rempli le rôle médical et thérapeutique que nous assignons aujourd'hui à l'institution hospitalière ; les hôpitaux de Saint-Jacques étaient des lieux d'hébergement pour les voyageurs, les pèlerins, les mendiants ; l'hôpital Sainte-Catherine, d'abord destiné à protéger et à placer les jeunes filles en détresse, se consacra ensuite à l'ensevelissement des morts en prison ou trouvés dans la rue ou dans la Seine. L'hôpital de la Trinité, qui accueillait les pèlerins à son origine, plus tard abrita et soigna des vérolés, pour finir en école professionnelle pour les jeunes gens. De toute façon, ces établissements contribuaient au soulagement de la misère ou de l'isolement.

On peut comprendre qu'avec une telle activité intellectuelle, scientifique, didactique, Jean Cheymol ait mérité beaucoup d'honneurs, et ait été accueilli par de nombreuses institutions.

Il était commandeur de la Légion d'honneur et titulaire d'autres distinctions, il aida l'administration en participant à plus de vingt commissions ; il créa, redonna vie, et appartint à près de quarante académies et sociétés savantes françaises et étrangères, il en présida certaines comme l'Académie de Médecine et l'Académie de Pharmacie dont il avait été plusieurs fois lauréat.

Expert international dans plusieurs domaines à l'Organisation Mondiale de la Santé, au CIOMS, au Conseil de l'Europe, il fut souvent appelé à l'étranger, ou envoyé en mission par notre administration ; le décompte minutieux qu'il a réalisé lui-même ne dénombre pas moins de 117 voyages au-delà de nos frontières dans 38 pays différents.

Cet éloge pourrait s'appliquer à de nombreux Universitaires qui ont été consciencieux dans leur métier si, avec respect et affection je n'évoquais la figure de M. Cheymol dans sa personnalité irremplaçable. Je l'ai particulièrement approché lorsqu'il a présidé notre société de 1971 à 1974 et que j'en étais le secrétaire général : selon l'expression que l'on emploie dans l'armée en parlant des chefs prestigieux, "j'ai servi sous lui". Derrière un visage robuste, carré, je dirais celtique, il cachait une constante courtoisie qui devenait souvent une gentillesse et une chaleur qu'il n'accordait pas à tout le monde. Son langage était clair, toujours franc, utilisant des propos nets, conforme à la précision de son esprit scientifique ; il donnait à chacun de ses visiteurs les conseils les plus avisés et j'ai plusieurs raisons de lui être reconnaissant des avis qu'il m'a donnés, et de ceux qu'il a donnés à d'autres à mon sujet. Comme président de notre société, il savait avec discrétion accueillir, guider, animer, soutenir les entreprises.

Je me souviendrai toujours de notre voyage en Roumanie en 1973. Nous devions assister à Bucarest à un colloque où, par le film et le discours, allait être évoquée la collaboration médicale franco-roumaine de l'entre-deux guerres. En fait, une tempête de neige dans les Balkans nous arrêta une nuit entière à Budapest ; pendant douze heures, à jeûn, nous pûmes apprécier les banquettes de bois de l'aéroport, dont la dureté était exigée par l'austérité socialiste. Le lendemain à midi quand nous arrivâmes à Bucarest, la cérémonie commémorative était finie, nous n'avions plus rien à faire et toujours souriant, M. Cheymol présenta ses hommages à l'ambassadrice qui nous accueillait, et cacha son ironie à notre guide roumain qui nous agaçait avec ses louanges à l'égard du chef suprême du pays. Pour ce voyage pénible, d'à peine trois jours, M. Cheymol avait 77 ans.

Il dut montrer une patience et une endurance encore plus grandes lorsque les épreuves physiques s'appesantirent sur lui. Les années passant, les escaliers l'empêchèrent de participer à nos réunions, il assista aussi longtemps qu'il put aux séances de l'Académie de Médecine et s'éteignit en octobre dernier.

A ce personnage aimé et estimé, à ce savant respecté, nous devons associer Madame Cheymol, compagne d'une vie longue et féconde. Déjà en 1958, M. Cheymol avait osé parler d'elle devant un auditoire universitaire ; imaginons la scène de cette leçon inaugurale, le nouveau professeur parlant devant les autorités en robe, les facultés, le collège de France et les académies, devant des étudiants plus narquois qu'attentifs, et

l'orateur évoquant avec émotion la "tendresse" qui l'unissait à son épouse. Après 1958, cette "tendresse" s'est manifestée pendant encore trente ans. Aussi Madame, croyez que notre société et moi-même comprenons le vide que cette disparition laissera pour vous, et veuillez accepter, ainsi que le professeur Cheymol, pharmacologue digne de son père, nos plus sincères condoléances.